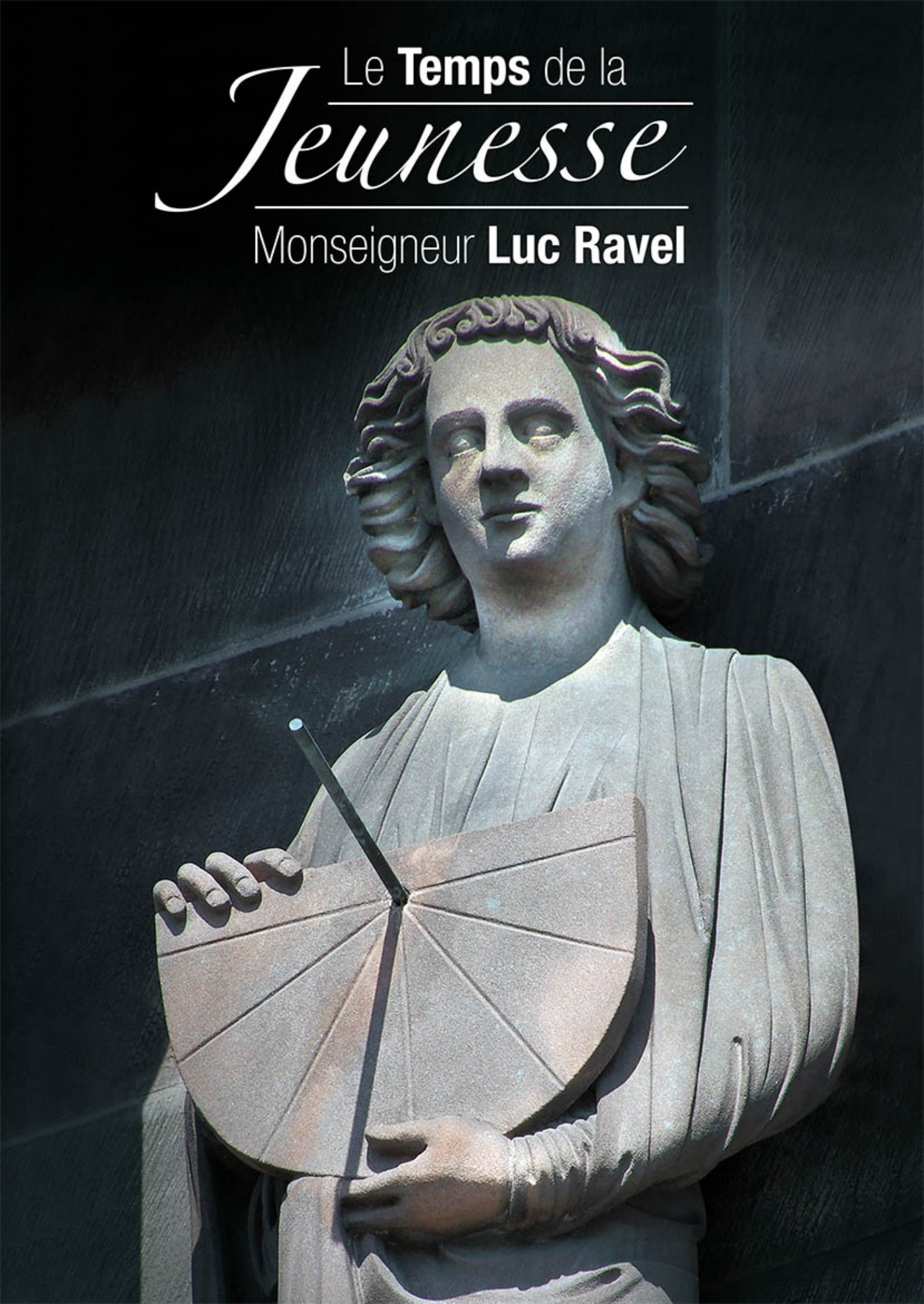
Le **Temps** de la *Jeunesse*

Monseigneur **Luc Ravel**



LE TEMPS DE LA JEUNESSE

Lettre pastorale sur les jeunes
Monseigneur Luc Ravel

« La pastorale de la jeunesse, telle que nous étions habitués à la développer, a souffert du choc des changements sociaux. Dans les structures habituelles, les jeunes ne trouvent pas souvent de réponses à leurs inquiétudes, à leurs besoins, à leurs questions et à leurs blessures. Il nous coûte à nous, les adultes, de les écouter avec patience, de comprendre leurs inquiétudes ou leurs demandes, et d'apprendre à parler avec eux dans le langage qu'ils comprennent. Pour cette même raison, les propositions éducatives ne produisent pas les fruits espérés. La prolifération et la croissance des associations et mouvements essentiellement de jeunes peuvent s'interpréter comme une action de l'Esprit qui ouvre des voies nouvelles en syntonie avec leurs attentes et avec la recherche d'une spiritualité profonde et d'un sens d'appartenance plus concret. Il est nécessaire toutefois, de rendre plus stable la participation de ces groupements à la pastorale d'ensemble de l'Église. »

Pape François, La joie de l'Évangile, 105

L'heure de la jeunesse sonne à la grande horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg. Par cette première lettre pastorale, je souhaite faire entendre son délicieux carillon dans toute l'Alsace. Pour nous réjouir si nous l'espérions, pour nous déranger si nous dormions. En d'autres termes, il n'est plus temps d'attendre que le train lancé soit totalement arrêté pour accrocher le wagon de la jeunesse au train de l'Evangile.

Une lettre pastorale éveille. Elle ne commande pas. Elle appelle, elle relance des énergies diminuées ou éteintes. Elle encourage et elle oriente. Elle vise à mettre en marche. Nous, chrétiens, nous sommes les disciples d'un homme en marche :

« *Si nous vivons par l'Esprit, par l'Esprit aussi marchons !* » (Ga 5, 25) « *Nous avons été créés en Jésus-Christ pour les œuvres bonnes que Dieu a préparées d'avance afin que nous marchions en elles.* » (Ep 1, 10) Et encore : « *Comme donc vous avez reçu Jésus-Christ le Seigneur, marchez en lui.* » (Col 2, 6)

1. Amis marcheurs, allons !

En Alsace, on aime la marche et les marcheurs abondent. Et ça tombe bien car cette première lettre pastorale s'adresse aux *marcheurs*. A ceux qui le sont déjà et à ceux qui aspirent à le devenir. A ceux qui attendent un signal pour s'élancer à neuf. A ceux qui aiment ébranler leurs habitudes, qui savent suer sur les sentes raides et inspirer à plein poumons les senteurs des hautes futaies. Ce n'est point que je veuille exclure quelqu'un. Simplement, mécaniquement, la lettre qui suit ne peut pas être entendue par les *sédentaires*.

Certainement marcheurs et sédentaires se sont toujours partagés les sociétés avec bonheur mais aussi avec douleur : pasteurs et agriculteurs, nomades et citadins, éclaireurs et gardiens… Le mobile et l'immobile structurent nos peuples et nos églises. Je n'en tiens pas l'un au-dessus de l'autre, tous les deux sont utiles mais point de la même

manière. Faits pour se compléter, l'histoire les oppose souvent dans des luttes intestines où il n'y a que des perdants.

Les *sédentaires* sont des acteurs de la vie qui se répète. De leur point de vue, le travail se fait, la vie va son train, le jardin est clos, le foyer demeure toujours chaud. Ils concèderont des améliorations à la marge. Mais la vie s'est posée une fois pour toutes sur une manière de faire dont ils ne voient pas qu'elle soit caduque. En pastorale comme ailleurs, ils ont et prennent leur place. Ils sont utiles voire nécessaires pour tenir la « boutique » quand les autres parcourent les rues. Ils assurent la permanence de ce qui fut et la stabilité de ce qui est. C'est tout à la fois leur force et leur faiblesse. Leur force quand le présent est plein d'avenir. Leur faiblesse quand il est voué à disparaître. L'intérêt du déplacement leur échappe par nature. Chaque proposition nouvelle se heurte en eux à la comparaison avec ce qui se fait et qui, somme toute, n'est pas si mauvais. «*Des jeunes,* diront-ils, *il y en a encore, le wagon n'a pas décroché, il suffit de renforcer les équipes*. » Je serai heureux à l'occasion de m'adresser à eux et de souligner leurs vertus, celles de la fidélité au lieu et au temps. Mais les chiffres sont une donnée violente. Combien d'enfants à la profession de foi ? Combien poursuivent pour la confirmation ? Et après ? En dix ans, mille confirmés en moins par an dans le diocèse. Et encore si, après la confirmation, nous les gardions tous, sur dix ans, nous aurions plus de 20 000 jeunes à accompagner, en tenant compte des échanges avec l'extérieur (jeunes aux études ailleurs etc.). Où sont-ils ?

Les sédentaires ne savent pas la joie de la marche parce qu'ils ne sentent pas l'appel de l'horizon au fond de leur cœur. En vérité, avant le goût de la marche, est semé en nous l'appel de l'horizon. Cet appel trace un sillon de soif dans le mental des marcheurs. Aux marcheurs, l'œuvre accomplie paraît minuscule. Ce qui reste à faire, gigantesque. L'aventure les torture. Les ardeurs du soleil et les glaces de l'hiver n'entament pas leur enthousiasme. Au contraire, le goût de l'effort et du risque augmente leur joie. Le changement est leur demeure. La nouveauté, le sel de leur vie.

Ainsi, nous allons marcher à beaucoup et rétablir dans l'Église la dimension du nomade. Nous allons bouger avec les jambes du cœur, ensemble, sur un chemin non balisé. En réalité, nul (moi pas plus que les autres) n'en sait les détours et les risques et les charmes. Nous les découvrirons ensemble en avançant. Mais le but de cette marche est clair : raccrocher au train de l'Évangile le wagon de la jeunesse. De la belle jeunesse. De l'intemporelle jeunesse.

Nous n'avons pas choisi ce but : un appel vient d'en-haut. Il nous faut emboîter le pas à notre pape François. En octobre 2018, il convoque à Rome une assemblée nommée « synode » sur le thème « *la jeunesse, la foi et le discernement vocationnel* ». Le risque est grand de réserver ce « synode » aux trois cents délégués, triés sur le volet : des cardinaux, des évêques, des laïcs sont réunis autour du saint Père pour échanger et, au final, proposer un texte, un beau texte, un texte si réfléchi qu'il en devient parfois illisible, agrégat de centaines d'interventions disparates.

Ces quelques personnes rassemblées pour quelques semaines ne forment que la partie émergée de l'iceberg que nous formons. Elles sont l'infime minorité visible d'un peuple immense en marche. Ce peuple immense, c'est vous, c'est moi, c'est au minimum l'ensemble du diocèse de Strasbourg et - qui sait ? - la foule des hommes de bonne

volonté, qui ne se reconnaissent pas encore dans l'inédite figure du Christ, mais qui aiment les jeunes, leurs soifs, leurs forces et leurs idéaux.

2. Dans la boue du concret.

Le but de notre marche doit avoir pour chacun de nous *immédiatement* une forme concrète. Une vision séparée de toute implication personnelle ne changera rien à notre mission, même si cette idée est cultivée et approfondie.

Les marcheurs le savent : une chose de préparer sa course sur une carte, à la veillée d'armes. Une autre de s'enfoncer sur le chemin, au petit matin. La marche en théorie sur plan ne vaut pas le premier pas en pratique sur le terrain. Or, en raison de la difficulté de la route, de toute route, le marcheur ne se met concrètement en piste que si son état d'esprit est ajusté sur l'enthousiasme. En cas contraire, il ne se lève pas le matin. Il reste dans le songe agréable d'une marche en pensée sur la carte.

Ainsi de nous, si notre état d'esprit n'est pas passionné par la jeunesse. Nous vivrons ce synode non pas comme une marche en avant mais comme un thème sympathique. Les thèmes, nous aimons les traiter dans une conférence abstraite. Mais ils ont pour inconvénient de ne pas remuer la volonté et, au final, de nous laisser sur place. Un thème bien traité nous instruit. Il ne nous bouge pas. Car nous n'avançons pas à coups de connaissances mais à force d'une volonté enflammée.

Nous subirons probablement des leçons sur les jeunes par des experts d'une jeunesse « *qui n'est plus ce qu'elle était* ». De ces réflexions abstraites, on tirera des conséquences infertiles avec des paroles acides pour la pastorale de la jeunesse et pour les familles. Résumons-les : si elles avaient fait leur travail, nous n'en serions pas là. Et c'est ainsi que, depuis des décennies, beaucoup restent sur le bord du terrain comme juges de ligne, prompts à siffler les fautes des autres.

Aujourd'hui, je vous presse de rejoindre ceux qui nous ont précédés avec vaillance dans leurs familles, leurs aumôneries et leurs mouvements. Descendons sur le gazon, dans la boue du concret, auprès des jeunes : car il y en a autour de nous tous. Au moins un ou deux : un fils, une fille, une sœur, un ami, un jeune clerc, une étudiante… Et ça suffit.

Et il ne nous est pas nécessaire de les connaître totalement pour les aimer parfaitement. Du reste, cette volonté de tout connaître d'une personne ou d'une situation avant de se lancer n'est pas aussi raisonnable qu'elle y paraît. Derrière ce désir, se cache souvent une manœuvre subtile pour éviter le risque. Comme il est impossible de connaître par avance toutes les conditions d'une action à faire, ou même toutes les facettes d'une personne à aimer, on retarde sans cesse l'engagement. Et on le fait avec une bonne conscience en granit (ou en grès rose), persuadé d'avoir agi avec prudence.

En résumé, il ne me semble pas nécessaire d'être un spécialiste de la jeunesse d'aujourd'hui pour s'engager à ses côtés. Les quelques éléments fournis dans ces lignes seront largement suffisants. Passer à l'action concrète n'est alors qu'une question de volonté.

La volonté pousse à marcher en vrai, si elle est enflammée de convictions puissantes. Et elle pousse à marcher droit, si ces convictions sont justes. Vérifions quelques-unes de ces convictions, quant à leur présence, quant à leur justesse.

I. Les élans qui portent le marcheur

Revenons à ce qui nous habite concernant la jeunesse d'aujourd'hui. Quels élans nous animent, quelles convictions nous structurent ?

3. Première conviction (fausse) : les jeunes sont le passé de l'Église.

« Soyons lucides : aujourd'hui rien ne peut les captiver dans ce que nous proposons. Les messes sont répétitives, les dogmes déjugés, la morale inaccessible, nos pratiques illisibles. »

Réponse de l'archevêque : *non*.

Certes, jadis, les bancs des servants de messe, ceux de nos catéchismes, ceux de nos mouvements pliaient sous le poids des jeunes. C'étaient nous peut-être quand nous étions de ces jeunes, prometteurs, acquis à la cause, bénéficiaires d'une chrétienté, portés par la foi de la famille. Avec une certaine nostalgie, nous évoquons ces temps bénis où la concurrence spirituelle n'existait pas. On naissait catholique (ou protestant ou juif), on le restait, on ne se mélangeait guère, on regardait de loin les autres, dont, par des livres d'exploration, nous connaissions l'existence : athées, bouddhistes, musulmans etc. Notre intérêt pour eux était de curiosité. Mais, d'un coup, des vagues nous ont submergés. Des façons de voir tout à fait différentes nous ont atteints : la vision matérialiste nous a frappés comme à l'improviste. Étonnamment, nous n'avons pas paru préparés à l'affronter. Et si nous avons résisté à titre personnel (il m'arrive de me définir comme un survivant spirituel du naufrage idéologique des années 70), la génération d'en-dessous ne s'en est pas remise. À ce tsunami idéologique, ce sont rajoutées des communautés humaines venues d'ailleurs qui ont bousculé nos habitudes. Notre monde ancien, celui de notre jeunesse, a disparu. Avec lui, la conviction fut emportée chez beaucoup que l'Église était aussi (avant tout) la maison des jeunes.

Déconcertés, nous en sommes parfois à tenter de sauver la face ou, plutôt, de sauver le Sauveur, comme saint Pierre à Gethsémani quand il sort son petit glaive devant les gardes venus arrêter Jésus (rions, mais de qui ?). Nous en sommes parfois à chercher à rendre jolie, mignonne, agréable, acceptable notre religion. Nous cherchons à atténuer le mystère de la foi, à rendre la morale moins abrupte, à courir derrière la mode qui, malheureusement, va vite, très vite, trop vite pour nous.

Bien entendu, l'Église réfléchit sans cesse aux adaptations nécessaires au lieu et à l'époque où elle s'enracine. Mais adapter, c'est du quotidien. Cela ne nécessite pas un synode. La présence des jeunes dans l'Église et dans nos communautés ne dépend pas de « trucs » créatifs plus ou moins magiques. Il ne nous revient pas d'appâter le chaland en

bricolant une modernité ajustée à l'Église ou une Église mesurée par la modernité. Beaucoup l'ont essayé avant nous pour un bénéfice nul ou éphémère.

N'inversons pas le processus : *ce n'est pas parce que nous rajeunissons l'Église que les jeunes y entrent. C'est parce qu'ils y entrent que l'Église rajeunit.* En s'y intégrant, les jeunes se chargent de renouveler en profondeur nos assemblées.

Mon expérience de jeune contribue à cette première conviction : ce n'est pas en se contorsionnant que nous serons attirants. A 20 ans, je n'ai pas adhéré à neuf et de toute la force de mon âme à la religion catholique parce que j'ai été séduit par des musiques nouvelles ou par des exigences amoindries. L'atmosphère fraternelle de mon aumônerie étudiante n'était pas due à des accommodements. Mes souvenirs sont très précis : ma foi personnelle date d'une rencontre de Dieu, sur une montagne de Haute Savoie, lourde de neige, légère d'un silence où s'élevait la prière de moniales. Je n'avais rien choisi sinon les grands espaces. Je n'attendais rien sinon l'ivresse de la Nature. Un livre trouvé au hasard et ouvert au petit bonheur la chance m'avait servi de guide. Combien de fois l'ai-je relu ce « *Silence cartusien* » dont je ne comprenais même pas le titre ? Combien de marches dans ces chemins creux habillés de soleil ? Au fil de ces heures suspendues au Ciel, quelque chose m'attirait puissamment à l'intérieur. Sans le savoir, je découvrais l'oraison. Et je la prolongeais auprès des petites sœurs de Bethléem, dans leur chapelle embaumée d'étranges parfums.

Dans cette Église violemment bousculée par un après-Concile compliqué – nous sommes en 1977 – je ne retrouvais qu'une « chose » : le Christ redimensionnant mon monde intérieur par l'adoration. C'est peut-être pourquoi je peine encore à comprendre ces oppositions tenaces entre traditionalistes-progressistes, adorateurs-acteurs… Toutes ces diversités réelles de l'Église, je les ai rencontrées à l'instant même de ma reconversion. Elles me semblent toujours être l'incarnation de l'extrême richesse des charismes. Mais, pour l'affirmer, il faut croire en l'Esprit-Saint plus qu'aux idéologies. L'Un et les autres s'emparent de nos esprits mais avec des effets bien différents : l'idéologie uniformise en divisant tandis que l'Esprit diversifie en unifiant.

4. Deuxième conviction (à peu près juste) : les jeunes sont l'avenir de l'Église.

« Demain, ils tiendront la place de leurs anciens aux conseils de fabrique, à la chorale, comme prêtres ou pères de famille, comme mamans ou petites sœurs consacrées. »

Réponse de l'archevêque : *oui mais*.

Certes, ceux qui ont 60 ans aujourd'hui en auront 85 dans 25 ans. Sauf à mourir avant. Et ceux qui en ont 20 en auront 45. Là, nous enfonçons des portes ouvertes. Et souvent sans même tirer toutes les conséquences de cette addition : dans 25 ans, les jeunes d'aujourd'hui ne seront plus les jeunes. Il est à espérer qu'ils se tournent alors vers les jeunes du moment (pas encore nés à cette heure) pour les intégrer sans tarder.

Oui mais, car prenons garde que la formule « ils sont l'avenir de l'Église » ne nous dédouane de nos difficultés actuelles à rejoindre les jeunes et à nous laisser rejoindre

par eux. La formule peut même pousser à l'idée suivante : s'ils ne sont *que* l'avenir de l'Église et du monde, il n'est pas la peine de les intégrer aujourd'hui. De façon automatique, ils prendront la relève de leurs aînés. Et c'était vrai naguère quand les jeunes, imprégnés de l'Évangile dès leur jeune âge, piaffaient aux portes des responsabilités encore (re)tenues par les adultes. Mais ce temps-là est révolu, même en Alsace. La preuve en est que, lorsque les personnes en responsabilité s'éclipsent après avoir beaucoup donné, qui veut la place vacante ? Il n'y a pas grand monde pour prendre la succession.

Si les jeunes n'entrent pas *immédiatement* dans nos communautés, qui nous assure qu'ils le feront mariés, engagés professionnellement, dans la pleine stature de leurs responsabilités humaines et le manque de temps qui va avec ?

Mon expérience de jeune participe à cette deuxième conviction : en me sentant à nouveau catholique sans réticence, je n'ai pas eu conscience de préparer l'avenir de l'Église ou de me former pour occuper des postes pastoraux stratégiques. Je ne pensais même pas à une vocation consacrée. J'ai eu envie de vivre et de vivre à fond *tout de suite* avec le dévoilement puissant (et inattendu) de la dimension transcendante du monde. Avec une fringale un peu déraisonnable, je me suis engagé à l'aumônerie (nuits d'adoration, messes, revue de la communauté chrétienne, etc.) ou en-dehors (ADT quart monde, foyer de jeunes filles etc.) C'était ma joie. Elle le demeure. Il ne m'intéressait pas de savoir ce que je serai. Il fallait que je fusse. Et à vingt et un ans, on vit à toute vitesse. On mord dans la vie à pleines dents. On conjugue avec aisance études et activités, travail et vie associative.

Oui la jeunesse voit loin. Mais elle regarde justement plus loin que ce demain que les adultes prétendent lui réserver. Elle voit l'Éternité présente dans l'aujourd'hui et elle n'a pas envie de manquer sa chance.

5. Troisième conviction (très juste) : les jeunes sont le présent de l'Église.

« Leur vigueur, leur jaillissement, leur éclat revitalisent nos paroisses ou nos mouvements. Ils reflètent la jeunesse éternelle de l'Église. »

Réponse de l'archevêque : *oui sans aucun doute.*

Certes, aujourd'hui, nous nous débrouillons souvent sans eux. Et nos messes ne manquent pas de sérieux, nos services de sensibilité, nos réflexions de hauteur. On ne voit pas immédiatement de trous dans nos dispositifs pastoraux, si ce n'est à certains moments où nous aimerions avoir des « troupes fraîches » pour manutentionner. Il ne nous apparaît pas fréquemment et de façon évidente que les jeunes manquent déjà à nos communautés, si ce n'est quand nous envisageons le futur. Or il s'agit du présent. Aujourd'hui en 2017, voyons-nous des trous dans nos filets ? Souffrons-nous de l'absence (ou de la sous-représentation) des jeunes ?

Oui sans aucun doute, ils sont le présent de l'Église. Seule cette conviction forte nous engage immédiatement (sans délai et sans intermédiaire) à les raccrocher ou à les

accrocher au train de l'Évangile. *Il n'y a pas à laisser la place aux jeunes dans nos communautés* comme si nous étions déjà tellement habitués à n'y voir que des têtes blanches que nous aurions oublié que les enfants et les jeunes y ont une place de droit. Nous ne leur concédons pas un privilège. Ce droit d'être avec nous, parmi nous, avant nous, leur vient de Dieu. N'ayons pas peur : nous n'avons pas à abandonner notre place d'adultes confirmés. Il s'agit qu'ils occupent la leur. Nous devrions laisser des sièges vides dans nos assemblées ou nos réunions comme pour dire : « Dommage, il manque quelqu'un ! » Avec une sagacité un peu acide, certains reconnaîtront que les places vides occupent déjà nos bancs, au moins ceux des premiers rangs.

Place royale aux enfants (même bruyants) dans nos assemblées. Place bienveillante aux jeunes mamans obligées de sortir trois fois au cours de la messe. Place privilégiée aux personnes handicapées avec leurs fauteuils encombrants, leurs gestes brusques et leurs sons incontrôlés. Place aux jeunes dans le chœur, la chorale, les conseils, les missions.

Une fois de plus, la vision de *la pastorale des pouvoirs* touche ses (graves) limites. Avec elle, on garde l'impression que ce qu'on donne aux jeunes, on le retire aux aînés et inversement. Quand on sera fatigué par le comique de cette posture – et j'espère que ce temps viendra vite – alors on cessera d'opposer les laïcs et les prêtres, les jeunes et les anciens, les hommes et les femmes. Ce n'est pas la comparaison qui fonde l'unité, mais la charité.

Mon expérience de jeune structure cette troisième conviction : en m'insérant avec vigueur (parfois avec un peu d'indélicatesse, je le confesse) dans la vie de l'Église, je n'ai jamais eu l'impression de prendre la place de quiconque. Sur le moment, tout m'avait paru si « naturel » que je ne comprenais pas les jalousies entre classes de chrétiens. Et pourtant, elle avait encore belle allure la « lutte des classes » dans ces années 70 ! J'avais l'impression d'aller où on m'appelait : auprès d'enfants à catéchiser, auprès de jeunes à accompagner en montagne, auprès de mes camarades à convaincre… Combler des trous ne me posait aucun problème. Répondre à une demande ou prendre une initiative ne faisait pas de différence. À l'époque de la jeunesse, on a le bonheur de ne pas se comparer ou de ne pas jalouser. Le champ à labourer paraît si large qu'il n'offre aucune occasion de se marcher sur les pieds. Je n'avais pas assez de temps pour répondre à tout. Et pourtant l'énergie infinie de la jeunesse me portait. Et les journées n'étaient pas assez longues, qu'elles fussent de travail ou de vacances. Et les soirées étaient trop courtes, qu'elles fussent de danse ou de prière.

6. Quatrième conviction (fausse) : la jeunesse est de tous les âges.

Avant de scruter les qualités propres à la jeunesse, d'en faire le portrait-robot à partir de Dieu, il me faut examiner une autre conviction. Une certitude ancrée malgré eux dans l'esprit de beaucoup, une sorte de maladie étrange. Je parle maintenant du *« jeunisme »* dont il convient de scruter les dangers si nous ne voulons pas embarquer un peu trop de monde dans le wagon de la jeunesse.

Le jeunisme pousse à affirmer de façon péremptoire que la jeunesse est un état d'esprit et qu'on peut le garder à point d'âge pourvu qu'on se refuse à vieillir. Avec un tel a priori,

tout le monde, hormis les acariâtres et les sclérosés, fait partie des jeunes. Avec cela, nous n'allons pas aller très loin sur les rails du Royaume tant le wagon de la jeunesse sera surchargé et les autres vides.

Cette mode du *jeunisme* est bien installée chez nous, ce qui est paradoxal puisque la mode est habituellement passagère. La conviction du jeunisme détourne la notion de jeunesse car elle se fonde sur la seule description psychologique du jeune. Ou plutôt, elle s'appuie sur ce qu'elle pense être les traits psychologiques du jeune, négligeant la donnée essentielle de l'âge.

Comment diagnostiquer le jeunisme ? Il suffit d'être témoin ou acteur du dialogue suivant :

« - *J'ai quitté la jeunesse. Mais je vis bien mes 60 ans.* », Dis-je, sans autre effet de style.
- *Que dites-vous là, Monseigneur ?* », Réplique, affable, mon interlocuteur. *« La jeunesse est un état d'esprit !* », Ajoute-t-il avec conviction.
-« *Si vous le dites !* », soupirè-je sans conviction.

On entend le sous-entendu de mon charmant partenaire : lui-même, repoussant les affres de l'âge, entend rester jeune dans sa tête et il a la bonté de m'attribuer la même vertu. Quel est cet état d'esprit de la jeunesse et en quoi la vieillesse le rejette, voilà ce qu'on ne précise guère. Et si, parfois, on tente de le préciser, je n'y trouve qu'une caricature de la vieillesse aigrie et repliée, ce qui est très laid, j'en conviens et tout le monde s'accorde là-dessus. Mais jamais je n'y découvre le fidèle portrait de la jeunesse joyeuse, ni celui de la vieillesse heureuse.

Ce bref dialogue permet de poser un diagnostic infaillible. Mon gentil interlocuteur est atteint de *jeunisme*.

Le jeunisme est une maladie de l'esprit parce qu'il commet nombre d'erreurs :

Il refuse la conscience d'être vieux mais sans repousser l'âge de la mort. En ce sens, il est menteur. En réalité, la vieillesse n'est point une maladie dont il faut se protéger par la force d'un mantra. On a encore le droit de mourir vieux et c'est d'ailleurs la seule façon de devenir âgé.

Il refuse la *bonne grâce du temps* en se fixant sur la *dure loi du temps*. Or chaque époque de la vie est irriguée d'une grâce de Dieu. Le temps n'est pas là pour détruire, auquel cas il ne serait pas une créature de Dieu. Il existe pour construire l'homme dans sa pleine stature. Paul invente une expression compliquée : « *Jusqu'à ce que nous parvenions tous… à l'état de l'homme adulte, à la mesure de la taille de la plénitude du Christ* » (Ep 3, 13). À la mesure de la taille de la plénitude… quel programme !

Il s'attribue ce qui n'est plus et ignore ce qui est. Ce qui n'est plus, c'est la grâce de la jeunesse et ce qui est, c'est celle de la vieillesse ou de la maturité selon notre âge réel. Or la collaboration de l'homme est requise pour faire grandir à tout âge la grâce semée. En feignant d'ignorer la grâce du moment, le jeunisme nous prive de grandes joies, par exemple celle de la vieillesse. « *Et vieillissant, il fructifie encore.* », chante le psaume (91, 15)

Il répugne à céder leur place aux jeunes, place retenue par les *jeunistes* qui invoquent leur jeunesse d'esprit. Il les presse de s'accrocher à des joies et des espoirs qui ne sont plus les leurs mais qui feraient les joies et les espoirs des jeunes s'ils pouvaient s'installer à ce qui est leur place.

Il propose un idéal humain, celui de la jeunesse, qui n'a pas pour lui la tradition philosophique, théologique ou culturelle. En insistant sur la jeunesse, il met en avant le corps. Mais sans mépriser le corps, le chrétien cherche l'idéal de la sagesse et de l'amour.

Faute d'accueillir, avec bonhomie et avec grâce, son âge réel, l'homme atteint de jeunisme souhaite s'assurer de rester attirant, de faire encore des projets, de rester vif dans son corps et dans sa tête, de repousser les limites de sa vie mortelle.

Bref, il brouille les pistes.

Brouiller les pistes signifie mélanger les étapes de la vie, ne pas reconnaître que nous avons franchi des étapes sans retour, ne pas distinguer ce à quoi Dieu nous appelle à chaque moment, à chaque âge de la vie. Brouiller les pistes signifie aussi confondre les vertus : celles qu'on attribue à la jeunesse sont-elles vraiment particulières à la jeunesse ? Par exemple, on dit de la jeunesse qu'elle est l'âge des projets. Un vieux ne ferait plus de projet, un jeune si. Un vieux ne supporterait plus le changement, un jeune si. Sommes-nous si assurés de ces analyses ? Rejoignent-elles notre expérience ? Nous n'avons pas attendu nos vingt ans, ce me semble, pour faire des projets : quel enfant n'a rêvé d'être pompier ou infirmière, quel homme mûr de transformer le monde ? Et si un grand vieillard est incapable de changement, comment va-t-il se préparer au grand changement, celui de la mort ?

Le jeunisme est un dérivé du matérialisme pratique, du matérialisme le plus évolué, celui qui n'accroche que l'espace et la matière, avec ses doigts crochus, celui qui non seulement bannit l'esprit mais s'attaque aussi à lancer le temps loin de l'homme.

Le jeunisme est le produit extrême de notre manque de foi dans le temps, ce flux créé par l'amour de Dieu pour notre développement. Il ne croit plus à autre chose qu'à la croissance physique qui cesse vers vingt-cinq ans. Il ne croit plus aux richesses que le temps dépose en nous par notre expérience, cette force de la sagesse plus puissante que celle du muscle. Il ne croit plus, enfin, en un temps qui débouche sur l'Eternité, dans cette apothéose que nous nommons la gloire et la Résurrection.

7. Cinquième conviction (juste) : l'âge assure de la jeunesse.

La vraie réponse au jeunisme comme déformation de la pensée, c'est le nombre des années. Seul le poids des ans rend objectif notre façon de voir les âges de la vie.

Le texte préparatoire au synode de 2018 cadre les choses et il ne nous revient pas de discuter les nombres donnés : toutes les personnes entre 16 et 29 ans, et seulement elles, font partie de cet ensemble nommé « jeunesse ». À nous de rectifier nos pensées et nos termes si nous employons les mots de jeunesse ou de jeunes pour désigner d'autres classes d'âge.

Si vous avez 15 ans, prenez patience. Votre adolescence s'achève avec perte et fracas, dans les cris et les chuchotements, mais vous sentez le *pouvoir* naître en vous. Vous êtes encore à des kilomètres de vos parents mais déjà tout proche de vous-mêmes, presque aussi grands que vos aînés mais encore tout petits devant le monde. Rien n'est gagné, rien n'est perdu. Laissez venir l'aurore à vous. Souvenez-vous que tirer sur le poireau ne le fera pas pousser plus vite. Vivez le passage comme on patiente sur un escalator. Pour vous, ce sera le premier franchissement vécu avec lucidité. Avec conscience de soi. Et cela vous sera très utile pour les autres passages de l'existence. Seulement, cette première traversée consciente, vous ne la dominez pas. Elle s'impose. Et la jeunesse tant attendue, la majorité rêvée comme liberté, vient comme la marée : à son heure. Bref, le temps joue pour vous. Et ne vous plaignez pas : les autres étages de la vie comportent des choix multiples comme de vrais questionnaires où l'on peut faire faux. Ici, laissez-vous porter par le flux. Laissez faire et tenez bon votre espace intérieur. Tenez bon contre ceux qui veulent vous envahir. Vous n'êtes pas devenu roi pour perdre votre royaume en entrant dans la jeunesse.

Si vous avez 30 ans, restez en bonne intelligence. Vous êtes encore en pleine forme mais vous avez franchi un cap et un cap plus important encore que celui qui sépare l'enfance de l'adolescence. Vous avez changé d'âge, d'époque de la vie. Vous entrez dans la magnificence de la maturité. En votre jeunesse, vous avez appris à vous porter vous-mêmes, à ne pas se dégager sur les autres de votre responsabilité. Désormais, d'un coup ou par à-coups, vous apprenez à porter les autres. Vous entrez dans l'immense et nouvelle responsabilité de la fécondité. Votre vie continue de grandir non plus en elle-même, comme à la jeunesse, mais par un élargissement sur d'autres vies. Vous n'êtes peut-être pas pressés de quitter la terre de la jeunesse, l'épopée radieuse de vos vingt ans : c'est que, pour la première fois, vous avez l'impression de perdre quelque chose. Jusque-là, tout était un gain sans perte compensatoire. Maintenant, il vous faudra toujours perdre un peu pour gagner beaucoup. C'est là une nouvelle leçon, bonne à apprendre pour avancer sans regarder en arrière. C'est la seule façon d'être un homme mûr ou une femme élégante, bruni par l'énergie du soleil.

Dans cette tranche d'âge, de 16 à 29 ans, il se trouve déjà toutes les conditions de vie. L'art des arts sera de n'en oublier aucune.

Bien sûr, se présentent à nous les catégories socio-professionnelles : les étudiants et « jeunes pros ». Leurs perspectives diffèrent profondément. Les premiers veulent un

diplôme, les seconds une carrière. Et, entre les deux, de nombreux jeunes chercheurs d'emploi, chômeurs avant d'avoir mis le pied à l'étrier.

Mais la jeunesse se diffracte en de nombreuses autres catégories : les personnes handicapées et les bien-portants. Les mariés et les célibataires. Les personnes consacrées dont les séminaristes, les prêtres (ils n'ont pas tous 30 ans ; pour les évêques, c'est plus rare). Les gens du pays et les étrangers. Les croyants et les incroyants. Les femmes et les hommes (car la religion n'est pas réservée aux femmes). Les jeunes des banlieues et ceux du centre-ville. Les prisonniers et les hommes en liberté.

Cette liste ne se veut pas exhaustive : elle vise surtout à élargir notre esprit pour ne négliger personne et revenir à ce seul et unique critère caractéristique de la jeunesse : l'âge. Le poids des kilos nous met dans telle catégorie sportive. En boxe ou au judo par exemple. De même le poids des ans nous met dans tel âge de la vie ou dans tel autre. Cela suffit pour être jeune, ne l'être pas encore ou ne plus l'être à jamais.

II. De la rive du rêve à la rive du réel

« Chaque fois que nous cherchons à lire les signes des temps dans la réalité actuelle, il est opportun d'écouter les jeunes et les personnes âgées. Les deux sont l'espérance des peuples. Les personnes âgées apportent la mémoire et la sagesse de l'expérience, qui invite à ne pas répéter de façon stupide les mêmes erreurs que dans le passé. Les jeunes nous appellent à réveiller et à faire grandir l'espérance, parce qu'ils portent en eux les nouvelles tendances de l'humanité et nous ouvrent à l'avenir, de sorte que nous ne restions pas ancrés dans la nostalgie des structures et des habitudes qui ne sont plus porteuses de vie dans le monde actuel. »

Pape François, La joie de l'Évangile, 108

8. Le regard de Dieu sur l'histoire d'un homme : les sept âges de la vie.

L'Église peut (et doit) offrir au monde sa « spécialité » : une vision théologique du monde, de l'homme et du jeune. Il y a une vue de Dieu sur tous les âges de la vie et nous avons encore le droit de la connaître et de la proclamer. Expliquons-nous.

Le temps est loin où l'hégémonie de l'Église s'étendait jusqu'au savoir, où toutes les approches de la connaissance payaient leur droit de passage à la foi chrétienne. Un certain recul a été profonde sagesse : chaque science, en effet, a sa méthodologie et sa finalité, même si l'une et l'autre n'échappent pas complètement à la dimension éthique, la Sagesse éternelle relie les savoirs par le haut, ne l'oublions pas.

Mais le recul de la marée a été trop loin. Comme si sa suprématie du passé se transformait en infériorité honteuse, l'Église hésite à parler de ces domaines dont les sciences humaines se sont emparées. Et c'est ainsi que, par exemple, la psychologie

clinique nous a rendu timides pour nous expliquer sur notre vision de l'homme dans sa dimension psychique.

Revenir à une vision théologique ne relève pas de l'archéologie du savoir. Il est nécessaire de regarder aussi et à nouveau l'homme individuel ou en société *selon l'angle de Dieu*. De jeter sur lui une autre vision que celle des sciences ou des arts, de l'éclairer en l'illuminant de la lumière révélée. Une approche n'exclut pas l'autre. La foi ne contredit pas la raison, la raison n'élimine pas la foi. Par ce biais de la foi, nous regardons l'homme et les choses à partir de leur Mystère, de ce qu'il y a de divin et d'éternel, incarnés dans l'espace et le temps mais engendrés depuis Dieu et voulus pour Lui.

Sous cet angle, nous constatons que *la révélation chrétienne s'intéresse au temps bien plus qu'à l'espace.* L'espace était jusque-là au fondement des religions païennes : lieux, arbres, sources sacrées, totem etc. Mais avec la Bible, on parle d'une Histoire sainte. Cette appropriation du temps par l'Éternel est l'objet premier de la révélation judéo-chrétienne. Notre éternité s'élabore dans le temps et l'histoire.

La Révélation nous offre une singulière lecture de l'histoire des hommes à travers l'Histoire sainte. Celle-ci concerne tous les peuples par la médiation d'un peuple élu, mais elle explique aussi chaque histoire personnelle. Chacun de nous a une histoire lisible du point de vue de Dieu même si elle peut être interprétée par les sciences humaines ou par notre seule mémoire.

Notre Tradition théologique, récupérant pour une bonne part celle des anciens penseurs, découpait l'histoire de chaque personne, depuis sa naissance jusqu'à sa fin éternelle, en 7 étapes. Ces étapes, bien marquées si on y prend garde, la Tradition de nos anciens les nommait déjà « les âges de la vie » : la petite enfance (infans en latin), l'enfance (puer en latin), l'adolescence, la jeunesse, la maturité, la vieillesse, la vie éternelle. Ainsi, pour l'homme, le temps est-il le « lieu » d'une croissance, non d'une simple répétition. L'homme poursuit un développement, une élévation par étages vers un état parfait. Saint Paul rappelle aux Corinthiens la nécessité d'évoluer : « *Quand j'étais un enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. Devenu homme, j'ai mis fin à ce qui était propre à l'enfant.* » (1 Cor. 13, 11)

L'homme dans le temps nous est donc révélé dans *un développement à travers 7 âges successifs*. Ceux-ci ne rompent pas la continuité de la vie mais ils introduisent à chaque fois des nouveautés réelles. Ils ont une valeur en eux-mêmes. D'aucun nous ne pouvons faire l'économie pour grandir plus vite. On va d'un âge à l'autre par un passage qui est un saut. Certains parlent de « crise », ne retenant que son côté difficile. Le mot passage est plus équilibré, il tient à la fois le tragique et la grandeur de ce moment de transition. C'est ainsi que l'entrée dans l'adolescence s'offre à nous comme un merveilleux exemple de ces passages. Les transformations physiques et psychiques de l'enfant bouleversent son rapport à lui, aux autres, au monde. Mais les autres caps à franchir sont non moins significatifs.

Les particularismes de chaque âge ne trahissent pas l'identité personnelle de l'homme qui reste lui-même. Mais ils marquent un développement réel : que de différences entre le Luc de ses 4 ans et le Luc de ses 60 ans ! Et pourtant je suis toujours moi-même.

À chaque âge de la vie, correspondent des caractéristiques physiques, psychiques mais aussi spirituelles. À chaque âge de la vie, sa grâce propre. Même l'âge dit ingrat, l'adolescence, révèle une grâce formidable à celui qui le regarde du point de vue de Dieu. L'adolescence est souvent vue comme une transition à oublier le plus vite possible. Mais tout âge de la vie est transitoire ! L'adolescence vaut aussi pour elle-même à l'instar de tous les autres âges de la vie : chacun est nécessaire et combien sont douloureuses les existences amputées de leur adolescence ou de leur enfance.

Et à chaque « grâce d'âge » coïncide son témoin biblique. Par ce fait, au lieu d'une théorie abstraite sur chaque âge de la vie, la Bible place sous nos yeux un prototype vivant, facile à « lire », un « exemple » personnel. En parcourant l'Histoire sainte, on trouve une figure biblique centrale à même d'éclairer la naissance et la croissance, les contours et les couleurs de chaque âge de la vie. Dit d'une autre façon : chaque existence individuelle résume, en le reprenant intégralement mais sans même s'en rendre compte, le déroulé de l'Histoire sainte tel que la Bible nous le rapporte, diffracté dans toutes les nuances des genres littéraires. Ainsi la gestuelle d'Abraham raconte-t-elle le moment de la toute petite enfance, dont peu de souvenirs nous restent. Et Moïse, l'enfance etc.

Avant d'entrer en matière, je souligne ce fait : plus qu'aux autres âges de la vie, la jeunesse se reconnaît presque identique à tous les siècles et sous toutes les latitudes. Elle se repère comme un invariant dans la mobilité des temps et la pluralité des cultures, avec les mêmes caractéristiques fondamentales. Autant l'adolescence connaît des réalisations fortement diversifiées selon les espaces et les générations, autant la jeunesse tend à uniformiser les peuples. De là naissent les possibilités étonnantes de rencontres et de connivence entre jeunes du monde entier.

9. L'idée divine sur l'âge de la jeunesse.

Il y a donc une « vue de l'Esprit », j'ose l'expression, sur la jeunesse.

Repartons de l'idée centrale de Dieu sur le jeune qu'incarne saint Jean-Baptiste comme nous allons le voir. Pour cela, inspirons-nous d'une formule dont on use souvent : *ne rêve pas ta vie, vis ton rêve*. Formule alléchante comme un verre de bière fraîche en plein désert. C'est que, ces derniers temps, nos terres meubles virent aux champs de cailloux : les codes de notre société se sont durcis ; le pétrole de la vie a fortement grimpé avec des raisons de vivre qui se tarissent ; le prix de l'existence a chuté sur le marché social. Pensons au chômage des jeunes. Bref, dans la mesure où cette formule est justement interprétée, elle offre l'oasis fraîche dans l'océan des dunes : elle propose à nos désirs les plus beaux de pénétrer dans la réalité pour la transformer.

Donnons ces codes d'entrée dans la réalité à la jeunesse pétrie de désirs immenses : elle trouvera sa splendeur. Elle incarnera ses idéaux les plus beaux. Elle changera le monde.

Cette formule audacieuse caractérise donc exactement le temps de la jeunesse du point de vue de Dieu. Car ce que Dieu vise, c'est bien la transformation profonde de l'univers en une civilisation de l'amour, mutation opérée par ces créatures faites à son image, co-créateurs avec Lui, promotrices du Royaume de Dieu.

Dans le plan de Dieu, Jean-Baptiste donne le code secret pour réussir ce passage « mythique » entre le rêve de sa vie et la vie de son rêve. J'emploie le mot « mythique » tant il paraît impossible de passer du rêve au réel sans forte déperdition du premier. Il est facile, en effet, de transcrire son rêve dans le réel en le rabougrissant sous le manteau du quotidien. À l'opposé, il est extrêmement difficile d'inscrire son rêve dans la réalité sans lui faire perdre son envergure et sa force transformante. Or, Jean Baptiste passe et nous fait passer, sans défaillance du désir, sans amoindrissement du songe, de la rive du rêve à la rive du réel. Il est le grand passeur qui transporte par le lit du fleuve et donne à la jeunesse de transformer ses rêves les plus beaux en une réalité concrète et magnifique.

Ce passage s'effectue à travers le nécessaire baptême de conversion. Nous allons y revenir. Il comporte de nombreuses étapes et sollicite fortement la liberté du jeune devenu responsable. Mais voilà en un mot la vérité éternelle de la jeunesse : l'âge de la vie où on apprend à incarner ses idéaux majeurs dans la vraie vie, sans les déflorer, sans les édulcorer, sans les trahir.

Contre les sceptiques, les déçus, les ironiques, contre ceux qui veulent une vie sérieuse éradiquée de tout rêve, un investissement matérialiste épuré de tout idéal, se dresse la forte, la belle, la vivante jeunesse.

10. Entre l'adolescence qui s'achève et la maturité qui s'annonce

La jeunesse surgit entre l'adolescence qu'elle quitte et la maturité qu'elle vise. Un mot s'impose sur ces deux bornes qui découpent le temps de la jeunesse.

Déjà s'estompe la charmante mais complexe geste de David. Le roi-musicien aimait aimer : les femmes ainsi que les amis ne lui manquèrent point. On lui doit le chant des psaumes. La nuit, dans son palais ouvert, on l'entendait chanter et froisser les cordes de la cithare tandis que Jérusalem reposait à ses pieds. De son ardeur, par ses tours et ses détours, souvent cruels, il éclaire la grâce de l'adolescence avec toute la puissance du roi à l'imagination fertile et au cœur encombré. Sur fond de guerres se découpe sa personnalité du roi-berger sans laquelle on ne comprend pas grand-chose à l'adolescence. Pour quitter David, il faut emprunter le chemin des prophètes, se laisser saisir par une Parole plus puissante que sa propre pensée. Jean Baptiste achève et condense cette séquence de mille ans où les prophètes imposent leur marque. Il est le fleuron d'une lignée éblouissante, le dernier des prophètes.

Ne brille pas encore la pleine stature du Christ qui illumine la grâce de la maturité par sa vie publique, puis celle de la vieillesse par sa Passion. À l'observer de près, nous le verrions d'abord se détacher derrière son cousin, Jean-Baptiste, comme une lumière à contrejour, en arrière fond. Jean-Baptiste montre le Christ à qui il donne, par deux fois, le repère chronologique. À sa naissance (Lc 1, 26) comme au commencement de sa vie publique (Lc 3, 1), Jésus s'inscrit dans l'histoire, il est « datable », grâce à Jean. C'est dire combien cette étape de la jeunesse symbolisée par Jean prépare l'homme adulte à pénétrer en vrai dans l'histoire du monde pour la marquer de sa pesée d'amour. Puis nous observerions le Christ se saisir de ses compagnons en les attrapant par leur nom.

C'est le bel âge pour vivre l'appel jusqu'au bout, pour devenir disciple au quotidien, pour courir le Royaume comme d'autres font les magasins. Dernier des prophètes, Jean est aussi au commencement d'une race flamboyante, le premier des témoins.

Entre David et le Christ, vient donc à nous la personnalité de Jean-Baptiste : personnalité extrême en tout, sans concession, sans faille, tranchante comme un rasoir, sans qui nous ne comprendrions guère le don unique fait par Dieu à la jeunesse.

Jean le Baptiste, que nous allons suivre, porte le même nom que le disciple bien aimé, Jean l'évangéliste. Souvent ce dernier nous est présenté comme un tout jeune homme entraîné très tôt dans le sillage du Christ. Sa figure vive et mystique fournit un beau miroir dans lequel chaque jeune peut s'examiner lui-même. Je lance cette invitation aux jeunes : tout au long de l'évangile selon saint Jean, *reprenez les réactions de cet apôtre loyal*, profondément attaché à son Maître, courageux jusqu'au pied de la Croix, mystique épris de concret, rude dans ses jugements sur Judas, si respectueux de Marie la Mère par excellence. L'image dans ce miroir, ce sera vous à l'instant présent : jeune parmi les jeunes, jeune avec les enfants, les adultes ou les sages, discret mais toujours au cœur de l'événement, ne laissant rien se perdre de la vie débordante. C'est lui qui note l'avertissement de son Maître : « *Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance.* » (Jn 10, 10)

11. Au désert, l'origine du Baptiste.

Sur le rayonnant et vibrionnant âge de la jeunesse, le quatrième âge de la vie, rayonne donc, avant toutes les autres, la figure de Jean Baptiste, reflet de la jeunesse telle que Dieu la voit et telle que Jésus l'aime. Jean assume et incarne l'âge de la jeunesse, la jeunesse en tant que *temporel éclat humain de l'éternelle jeunesse divine.* Il nous fournit un « modèle » valable pour toutes les générations et pour toutes les cultures. Jean a six mois de plus que son cousin Jésus. Il a donc environ trente ans au moment de sa sortie du désert. À regarder cet âge physique, il vient juste de quitter la jeunesse que nous scrutons. Néanmoins, il représente dans l'Histoire sainte le point de vue de Dieu sur le jeune à ce moment précis de son existence.

L'origine de Jean n'est pas banale. Elle indique d'où vient notre jeunesse, où elle s'enracine et quel levain la pousse hors de l'adolescence. Ce point est d'une extrême importance.

En effet, on ne peut pas affirmer simplement que la jeunesse commence avec la fin de l'adolescence. Ce type d'explication n'explique rien, il se contente de décrire sans répondre à la question : pourquoi et comment l'adolescence finit-elle ? *On ne passe pas par simple prolongation d'un temps de jeu d'un âge de la vie à un autre.* Un élément nouveau, déclencheur, fait basculer, fait « sauter » au stade supérieur. Cet élément nouveau, c'est ce que je nomme « l'origine du Baptiste » : c'est son terroir, sa structure mentale. Cette « origine » ordonne l'impulsion créatrice du phénomène de la jeunesse à partir de l'adolescence.

Cette origine, c'est le désert. Ce levain qui soulève l'adolescent pour en faire un jeune, c'est le désert et celui qui ne l'a jamais connu reste un adolescent prolongé :

« *Le petit enfant (Jean Baptiste) grandissait et se fortifiait en esprit et il était dans les déserts jusqu'au jour de sa manifestation à Israël.* » (Lc 1, 80) Elevé au désert, c'est bien au désert que nous le retrouvons trente ans plus tard au moment où il débute sa mission publique : « *La parole de Dieu fut sur Jean, fils de Zacharie, dans le désert.* » (Lc 3, 2) Ou encore : « *Jean le Baptiste parut dans le désert, proclamant un baptême de conversion… Jean était vêtu de poil de chameau avec une ceinture de cuir autour des reins ; il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage.* » (Mc 1, 4. 6)

Bien entendu, le rapprochement entre le jeune et le Baptiste accepte des différences dans le vêtement. Quoiqu'il y aurait peut-être une mode à relancer. De même pour la nourriture, encore qu'à vingt ans, avec un estomac solide, on puisse essayer son régime alimentaire. Mais l'essentiel, on l'a compris, est ailleurs.

Au désert, Jean est caché à sa naissance pour éviter la persécution d'Hérode le Grand. Au désert, il inaugure sa mission. Au désert, il est décapité par Hérode Antipas, le fils du premier. Jean, c'est l'homme du désert ou plutôt – le détail n'en est pas un – l'homme *des* déserts, celui de la rive droite et celui de la rive gauche du Jourdain.

Le mystère du désert produit le mystère de la jeunesse.

« *Heureux celui que le Baptiste emmène avec lui au désert, qui contemple longuement les vastes horizons, qui sent la nostalgie des désirs infinis, qui pressent les grandeurs de Dieu et découvre lentement ses tendresses.* » écrivait Dom Augustin Guillerand, prêtre diocésain devenu moine chartreux.

Des livres sur le désert, agrémentés de photos superbes, il y en a beaucoup dans les bibliothèques des citadins épris de voyages torrides. Étrangement, on en trouvera moins chez les moines. C'est qu'ils y vivent et ils l'ont donc sous les yeux. Et quand la grâce leur en est donnée d'en parler, et ils en parlent d'expérience, leurs mots éloignent le désert de notre imaginaire et l'approchent de notre cœur. Vers l'intérieur de l'homme, le désert repousse l'homme tenté de s'évader sans cesse de lui-même.

Au désert, l'homme s'élabore lui-même dans sa consistance, il se « construit », par la conjugaison de deux affaires : une affaire de solitude et une affaire de parole.

Une affaire de solitude pour approfondir le cœur. Cette solitude forgée par le désert ne se laisse pas gagner sans efforts et sans combats. *« L'obligation d'être vrai rend la solitude intolérable à beaucoup, mais chère aux âmes droites et courageuses.* », écrivait un moine. « *Le premier des combats consiste à émigrer seul, en se dépouillant de sa patrie, de sa race, de ses biens.* » (Apophtegme anonyme) On pense à Abraham laissant tout et partant loin. On songe aussi à ces jeunes qui vont au bout du monde pour les études, l'humanitaire ou les explorations.

Résumons cette première affaire pour laquelle un livre suffirait à peine : aux âmes fortes, le désert offre la solitude solide. La solitude solide construit l'intimité avec soi. L'intimité avec soi permet la rencontre avec l'autre. Voilà pour la formation du cœur et la préparation à l'amour qui se donne.

Au contraire, aux âmes trop faibles, le désert impose l'isolement. C'est là une chose terrible. L'isolement édifie le repli sur soi. Le repli sur soi produit la fuite ou la fusion. Voilà pour la déformation du cœur et la source de nos échecs affectifs.

Une affaire de parole pour élargir l'esprit. Cette parole-pensée issue du désert ne se forme pas en dehors du silence et de l'écoute, de la réflexion personnelle et de la rencontre intellectuelle. On sait les luttes pour résister à la pression des imaginations débridées, d'une part, et à l'impact des idéologies, d'autre part. Rappelons que la nouvelle forme de l'idéologie en Occident s'appelle la bien-pensance, ce prêt à penser que Raoul Follereau nommait la « rien-pensance ».

« *Je comparerai la solitude à une pierre à aiguiser dont on se sert pour affiler le tranchant des couteaux afin qu'ils coupent. Semblablement, l'esprit n'aura ni pointe, ni tranchant s'il n'est repassé par la solitude.* » (Dom Innocent Le Masson) En ce sens, le jeune, appelé au désert, est un homme sans compromission. C'est une lame d'acier coupante. Un glaive dans la main de Dieu. Il ne supporte ni le compromis, ni les concessions.

Résumons cette deuxième affaire sur laquelle on pourrait s'étendre longuement : sur l'homme sans peurs, le désert déverse le silence. Le silence élabore l'écoute (attentif à l'inspiration de Dieu ou heureux par le partage d'autres sagesses). L'écoute ouvre à la vérité. Voilà pour la formation de l'esprit.

Au contraire sur l'homme rempli de peurs, le désert verse le vide. Le vide génère l'a priori, les idées toutes faites. L'a priori ferme à la vérité. Voilà pour la déformation de l'esprit.

Par sa force, sa capacité à dialoguer, le jeune quitte la synthèse reçue de sa famille pour une pensée personnelle, souvent à la conjonction de ce qu'il a reçu, de ce qu'il a appris de ses maîtres, et de ses expériences propres. Par son courage, sa capacité à rencontrer, le jeune quitte les liens fondés dans le sang pour des affections nouvelles, extraordinairement personnelles, y compris à l'égard de sa famille.

Et s'il mène calmement ces deux affaires, affaire de solitude et affaire de parole, dans le jaillissement de ses idées et de ses amours inédites, le jeune fait à l'Église et au monde *l'offrande de la conversion rigoureuse à la justice concrète*. Avec cela, il change le monde. Ce qui n'est déjà pas si mal.

12. Au milieu du fleuve, le premier message du Baptiste : change le monde !

Esquissons cette offrande qu'il fait au monde de la conversion à la justice concrète, ce qui est appelé dans l'Evangile le « *baptême de conversion* ».

Au désert, sortant de son silence et de l'ignorance dans laquelle le monde le tenait, Jean-Baptiste se met à prêcher et à baptiser. Laissant la rive, il se tient au milieu du Jourdain, fleuve frontière entre deux déserts. Qu'y fait-il ? Que crie-t-il ?

Un résumé de son action court sur plusieurs évangiles : Jean appelle au baptême de conversion. Autrement dit, il confère un baptême d'eau, nettement différencié du baptême de feu donné par le Christ. Mais la plupart des textes sont laconiques sur ce baptême de conversion qui semblait aller de soi au premier siècle. Heureusement, un récit fournit quantité de détails sur la parole du Baptiste. Il s'agit d'un passage en Saint Luc (3, 7 à 18) que nous articulons en trois parties et en trois messages.

D'abord Jean entreprend les foules sur le lien entre la conversion et les actes : la foi seule ne suffit pas. C'est le premier temps du Baptiste. L'ascendance spirituelle même intégrée personnellement ne suffit pas. Il faut des fruits jaillissant de soi :

« Jean disait aux foules qui arrivaient pour être baptisées par lui : "Engeance de vipères ! Qui vous a appris à fuir la colère qui vient ? Produisez donc des fruits qui expriment votre conversion. Ne commencez pas à vous dire : 'Nous avons Abraham pour père', car je vous dis que, de ces pierres, Dieu peut faire surgir des enfants à Abraham. Déjà la cognée se trouve à la racine des arbres : tout arbre qui ne produit pas de bons fruits va être coupé et jeté au feu." »

La foi familiale assumée (ou décriée) par l'adolescence mute en une foi infiniment personnelle. Sa source est désormais en soi. Comment vérifier que ce passage s'est fait ? La réponse du Baptiste est nette : par notre implication personnelle dans le changement du monde. Par les fruits concrets produits par notre énergie intérieure.

Entre l'adolescent à qui le monde apparaît comme un maléfice à juger et le jeune à qui le monde apparaît comme un champ à cultiver, il y a une prise de conscience : *« Le monde n'est pas tel qu'il est mais tel qu'on le fait.* » On se souvient de cette répartie de Monsieur Vincent, dans le film éponyme, au chevalier blessé qu'il soigne après un duel malheureux. Tant que le jeune attribue les maux du monde aux autres ou à une fatalité aveugle, il s'enchaîne à l'adolescence. Au moment où il entend en lui-même la grande voix de sa responsabilité personnelle qui lui crie de s'y engager pour le faire changer, il bascule dans le temps de sa jeunesse. Dans ce même temps, il devient « son propre fils » et peut devenir lui-même.

En parlant des fruits, le Baptiste insiste sur ce qui suit la foi alors que nous aimons la définir par ce qui la précède, son origine. Il tourne le regard de l'avant à l'après. On se gargarise de l'ascendance dont nous héritons, de la communauté à laquelle nous appartenons, de l'histoire dont nous vivons, tandis que la jeunesse nous contraint à

regarder ce qui vient de nous, notre « produit frais », celui qui date d'aujourd'hui et qui n'est pas sorti du congélateur de notre appartenance.

Le jeune ne s'intéresse pas à ce dont nous avons hérité mais à ce que nous produisons par nous-mêmes. En ce sens, il admire les témoins. Parce qu'il se sent appelé à produire par lui-même des fruits divins concrets, il a besoin de l'exemple de ceux qui l'ont réussi avant lui.

De quels fruits s'agit-il ? Sont-ce ceux d'une brillante carrière professionnelle ou d'une admirable réussite sociale ? Les fruits dont parle Jean-Baptiste se cueillent dans un champ étroit, celui de la justice concrète.

13. Au milieu du fleuve, le deuxième message du Baptiste : agis pour la justice !

Jean insiste ensuite sur la réponse par la justice concrète aux situations d'injustice visibles : pour changer le monde, la droiture est plus nécessaire que la puissance. C'est le deuxième temps du Baptiste.

Comme un prolongement extérieur des élans intérieurs, des fruits, des actes concrets explorent un domaine bien particulier : dans ce temps de la jeunesse, les actions labourent *le champ singulier de la justice concrète*. Un cœur de jeune tracassé puis bouleversé par les injustices humaines se révolte par la droiture du cœur et le partage des mains. Commencer autrement, c'est vouer nos tentatives de transformation du monde à une illusion, une perversion ou à une récupération.

Tout part de cette question sublime que les jeunes ont le courage et l'envie de poser : « *Que devons-nous faire ?* » Seule cette question brutale démontre la vérité de la conversion intérieure. Non pas : Qu'est-ce que l'État devrait faire ? Qu'est-ce que Dieu pourrait faire ? Qu'est-ce que les autres devraient faire ? Toutes ces questions sont inspirées par la bien-pensance.

« Les foules lui demandaient : " Que devons-nous donc faire ? " Jean leur répondait : " Celui qui a deux vêtements, qu'il partage avec celui qui n'en a pas ; et celui qui a de quoi manger, qu'il fasse de même ! " Des publicains (c'est-à-dire des collecteurs d'impôts) vinrent aussi pour être baptisés ; ils lui dirent :" Maître, que devons-nous faire ? " Il leur répondit : "N'exigez rien de plus que ce qui vous est fixé. " Des soldats lui demandèrent à leur tour : "Et nous, que devons-nous faire ? " Il leur répondit : " Ne faites violence à personne, n'accusez personne à tort ; et contentez-vous de votre solde. " »

Dans trois situations différentes, celle des foules, celle du collecteur d'impôt, celle du soldat, Jean répond par l'appel à la droiture : partage pour tous, respect du droit pour ceux qui ont charge de l'appliquer, absence de violence pour ceux qui détiennent la puissance (des armes).

Peut-être ma lecture de cet Évangile est-elle trop tributaire de mon expérience personnelle ? Dans ma vie, l'importance de la justice m'est apparue chronologiquement antérieure à celle de l'amour. Je ne conçois pas un amour qui ne soit pas posé sur un

socle de justice. Je m'effraie même de ces amours qu'on voudrait établir sans être passé par la case de la justice. Du genre : aimons et le reste suivra. Le caritatif supplée à une charité qui a cherché à faire l'économie de la justice. Si on commence par la recherche d'une justice concrète, on « perd » beaucoup de temps. Mais ce temps « perdu », c'est le temps de la jeunesse, le moment de la justice concrète qu'elle apporte au monde, la période où le partage est une évidence quand l'injustice est criante.

Je reste prudent avec ces chrétiens qui ont toujours le mot de l'amour à la bouche et jamais le prix de la justice à la main. Ou avec ces chrétiens qui confondent le partage, qui n'est que de la justice, avec la gratuité, qui relève de l'amour. L'amour est un au-delà et non pas un en-deçà de la justice. N'économisons pas l'âge de la jeunesse, ne précipitons pas l'âge de l'adulte.

14. Au milieu du fleuve, le troisième message du Baptiste : va plus loin, aime !

Enfin Jean répète à qui veut l'entendre qu'il n'est pas le Christ, que le jeune n'est pas l'adulte, que l'âge de la jeunesse n'est pas l'ultime stade spirituel, que la justice ouvre à la charité.

C'est le troisième temps du Baptiste. Après l'eau, il y a le feu. Le baptême de conversion est un baptême dans l'eau du Jourdain. Mais il reste à quitter le Jourdain pour revenir à la rive ferme et suivre le Christ. Il reste à entrer dans l'âge adulte. Précisément s'ouvre à nous la fausse voie de vouloir rester « jeune » et ne pas accéder aux âges suivants. C'est la maladie du jeunisme dont nous avons parlé plus haut.

Après la jeunesse, la route est encore longue et gracieuse et le jeune le sent ou le sait. Ou il doit l'apprendre et l'intégrer.

« Or le peuple était en attente, et tous se demandaient en eux-mêmes si Jean n'était pas le Christ. Jean s'adressa alors à tous : " Moi, je vous baptise avec de l'eau ; mais il vient, celui qui est plus fort que moi. Je ne suis pas digne de dénouer la courroie de ses sandales. Lui vous baptisera dans l'Esprit Saint et le feu. Il tient à la main la pelle à vanner pour nettoyer son aire à battre le blé, et il amassera le grain dans son grenier ; quant à la paille, il la brûlera au feu qui ne s'éteint pas. " Par beaucoup d'autres exhortations encore, il annonçait au peuple la Bonne Nouvelle. »

Après le régime à l'eau, la brûlure du feu. Sous la splendide figure du Christ, l'homme adulte, pourra s'épanouir dans l'amour, sur le socle de la droiture et de la justice. Et pour cela, il est nécessaire que Jean diminue et que Jésus grandisse, que Jean disparaisse et que le Christ apparaisse, que le sentiment d'injustice laisse (mais sans réduire notre justice concrète qui y répond) le désir de communion s'allumer en nous. Cet enfantement à plus grand que lui, c'est encore le travail du Baptiste. Progressivement, pas à pas, il s'éclipse. La jeunesse se dilue dans un âge plus vaste, dans un sens plus haut : le temps de l'amour s'inscrit en biseau dans la vie du jeune, avec le discernement pour suivre le Christ. C'est pourquoi, en relisant son histoire personnelle, il n'est jamais simple de dater précisément son inscription dans l'âge de la maturité.

Voilà le facteur qui pousse l'homme hors de sa jeunesse et le propulse à l'âge de la maturité. C'est le besoin (c'est à dire un désir vital dont l'assouvissement est nécessaire) d'aller plus loin que le respect de l'autre, respect vécu par le partage et la droiture, et d'aller jusqu'à la communion avec l'autre par la solidarité et l'amour.

Ainsi, de rive en rive, du rêve à la réalisation, se tient debout l'appel à la responsabilité personnelle et à la justice concrète. Pour aller de la rive du rêve à la rive du réel, il faut donc recevoir ce baptême de conversion. Il est besoin de se plonger dans l'acte de justice concrète envers le voisin en ressentant d'abord l'injustice qui lui est faite. Il est besoin d'arrêter de penser que nous ne pouvons rien faire, que le monde est mauvais en soi, que la faute en revient aux autres. C'est en prenant part à son tour à la responsabilité du monde, que le jeune s'établit dans son mystère. Alors, et alors seulement, l'idéal puissamment soutenu par le désir, l'imaginaire enflammé de projets, s'incruste dans ce monde avec son allure intacte et son énergie prodigieuse.

Qu'ils sont terribles ces jeunes autour de nous ! Ils ne nous laissent pas tranquilles en face de l'injustice : un sens aigu de la justice les emporte. Une situation injuste les percute. Ils sentent dans leur âme ce que nous ne voyons plus à force d'y être habitués. Ils nous repoussent dans nos retranchements en nous renvoyant (parfois sèchement) dans nos buts d'adultes en responsabilité.

Comment les accueillons-nous ? Comment les écoutons-nous ? La mort du Baptiste peut nous éclairer sur ce point. Elle se présente sous la forme d'une confrontation entre Hérode le politique et Jean-Baptiste le prophète. Qui en est le vrai vainqueur ?

15. L'échec de la régression : la décapitation du Baptiste.

Hérode Antipas séjourne dans une de ses forteresses, à Machéronte, sur les hauteurs du désert jordanien. Il connaît Jean non seulement pas sa réputation mais pour l'avoir rencontré. L'Évangile (Mc 6, 20 à 28) note d'abord son embarras :

« *Hérode avait peur de Jean : il savait que c'était un homme juste et saint, et il le protégeait ; quand il l'avait entendu, il était très embarrassé ; cependant il l'écoutait avec plaisir.* »

Séduit pas la droiture de Jean mais agacé par sa parole, que va faire Hérode ?

« Le jour de son anniversaire, Hérode fit un dîner pour ses dignitaires, pour les chefs de l'armée et pour les notables de la Galilée. La fille d'Hérodiade fit son entrée et dansa. Elle plut à Hérode et à ses convives. Le roi dit à la jeune fille : " Demande-moi ce que tu veux, et je te le donnerai. " »

La beauté de la danse tourne la tête du roi. Ayant consulté sa mère, la jeune fille lui demande la tête de Jean-Baptiste. La réaction du roi est tout à la fois intérieure et extérieure car il affectionne Jean mais ne peut perdre la face : « *Le roi fut vivement attristé contrarié ; mais à cause du serment et des convives, il ne voulut pas lui opposer un refus.* » Et : « *Aussitôt il envoya un garde avec l'ordre d'apporter la tête de Jean. Le garde*

s'en alla décapiter Jean dans la prison. Il apporta la tête sur un plat, la donna à la jeune fille, et la jeune fille la donna à sa mère. » (Mc 6, 20 à 28)

Et voilà comment la jeunesse est battue en brèche : autant elle disparaît naturellement par la découverte du Feu qui suit l'eau, autant elle meurt accidentellement quand le roi, symbole de l'adolescence, abuse de son pouvoir. Le roi est pris dans ses contradictions, ivre de luxure, exposé devant les autres. Au lieu d'écouter son cœur profond, il agit par peur du regard des autres. La décision d'Hérode, c'est le reflux de la jeunesse vers une adolescence immaîtrisée. C'est la noyade de la justice dans la vanité. C'est la royauté contre le Droit. C'est la marée de l'imaginaire submergeant le goût de l'engagement. C'est la victoire de la renommée sur la conscience. C'est l'échec de la jeunesse qui s'écrase contre des forces d'ivresse. C'est l'arbitraire décapitant la justice. Le rêve ivre noyant le réel rude.

Qui dans ses moments de doutes et de tentations montrera au jeune que la rive du réel est exaltante plus que celle du rêve ? Elle porte la passion pour l'entreprise, qu'elle soit d'amour ou de travail. Elle délivre d'incroyables énergies en nous. Elle évite la tristesse de regret. Elle ouvre au bonheur du Royaume.

Ce premier échec de la jeunesse correspond à la régression et un retour à une formule spirituelle passée. Non moins dangereux est celui de la stagnation ou de l'impuissance à avancer.

16. L'échec de la stagnation : « le jeune homme riche »

Le jeune peut s'agripper à sa jeunesse comme la moule sur son rocher. Les années passent mais le jeune devenu homme répugne à se voir vieillir : il garde encore ses façons de jeune. Des circonstances atténuantes abondent : il n'a pas encore fondé de famille ou trouvé sa voie. Il n'achève pas sa formation. Le monde ne lui offre pas les moyens de s'installer etc.

Un récit nous parle avec clarté de cette situation, le passage biblique du jeune homme riche.

« Un notable lui demanda : " Bon maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle en héritage ? " Jésus lui dit : " Pourquoi dire que je suis bon ? Personne n'est bon, sinon Dieu seul. Tu connais les commandements :

Ne commets pas d'adultère,
ne commets pas de meurtre,
ne commets pas de vol,
ne porte pas de faux témoignage,
honore ton père et ta mère. "

L'homme répondit : " Tout cela, je l'ai observé depuis ma jeunesse." À ces mots Jésus lui dit : " Une seule chose te fait encore défaut : vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi." Mais entendant ces paroles, l'homme devint profondément triste, car il était très riche. » (Lc 18, 19 à 23)

Le commentaire qu'en fit saint Jean-Paul II dans sa « *lettre aux jeunes* » reste une référence. Certes, on ignore l'âge de cet homme, probablement mûr puisqu'il est un notable. Mais il évoque le temps de sa jeunesse quand Jésus l'interroge.

L'évocation de cet âge passé dévoile cette belle vérité : depuis le temps de sa jeunesse, il pratique la justice envers l'homme, justice dictée par la seconde table de la Loi portant sur le prochain. Nous revenons au message du Baptiste : le jeune se laisse pénétrer par l'injustice pratique et, c'est sa grâce, il y répond lui-même par le partage et la droiture. Parce qu'il a été fidèle à la grâce de sa jeunesse, le Christ projette sur lui son regard intense d'amour.

Mais, pour aller au bout de la jeunesse, il reste à montrer ses limites. Elle n'est pas le dernier âge de la vie. Le constat du Christ, « *Une chose te manque* », la met en rapport avec l'évolution réclamée par l'âge suivant, celui de la maturité. Par sa parole, le Christ l'appelle à aller plus loin, à s'engager dans l'étape suivante : « *Vends, viens, suis-moi.* »

Mais, à cette heure-là, la considération de ses biens bloque l'homme dans son évolution spirituelle. L'homme riche stagne dans la saine mais immature structure de la jeunesse.

De la maturité chrétienne, il ne connaîtra pas les joies plus larges, les paix plus profondes, les bontés plus riches. Coupable de rien, car c'est un juste, mais responsable de tout car c'est un riche, il s'égare dans ce qu'il connaît au lieu de se trouver dans ce qu'il ignore. Il est un moment où il faut savoir quitter le désert et le Baptiste, les lignes claires des idées pour les lumières contrastées, complexes, dialectiques de l'engagement. L'heure vient, paisible mais ferme, où l'implication dans le monde, secoué de vents contraires, transforme la vie en labyrinthe. Où les échanges sont moins courtois et les rencontres moins faciles. Où l'action circule au milieu de compromis grisâtres. Où les hommes dévoilent leurs mélanges opaques.

Alors le Baptiste tend le bras et le doigt pour désigner l'Agneau de Dieu. (Jn 1, 19 à 51)
Alors le Christ passe et voit le jeune tâtonnant à sa suite.
Alors Jésus interroge : que cherches-tu ?
Alors commence le temps de la vocation et du discernement.
Alors la maturité s'ouvre avec la suite du Christ en sa vie publique.

Mais c'est là une autre histoire à raconter, celle du passage entre le Baptiste et le Christ, *« le passage de témoin* », non au sens d'un bâton qu'on se passe de main en main, mais au sens de la personne appelée à témoigner qui va d'un maître à un autre avant de parler à son tour.

Ce temps occupé à la fois par Jean et Jésus forme un passage complexe, plus déroutant au fond, plus lent, plus compliqué que celui qui avait conduit l'adolescent à sa jeunesse. En effet, à ce point du parcours, la liberté a mûri ainsi que l'intelligence. Et Dieu les engage toutes les deux pour que la jeune écoute battre, au fond de lui-même, dans les attraits de son cœur, la pulsation légère du grand Amour.

III. La pastorale de la jeunesse

« Même s'il n'est pas toujours facile d'approcher les jeunes, des progrès ont été réalisés dans deux domaines : la conscience que toute la communauté les évangélise et les éduque, et l'urgence qu'ils soient davantage des protagonistes. Il faut reconnaître que, dans le contexte actuel de crise de l'engagement et des liens communautaires, nombreux sont les jeunes qui offrent leur aide solidaire face aux maux du monde et entreprennent différentes formes de militance et de volontariat. Certains participent à la vie de l'Église, donnent vie à des groupes de service et à diverses initiatives missionnaires dans leurs diocèses ou en d'autres lieux. Qu'il est beau que des jeunes soient "pèlerins de la foi", heureux de porter Jésus dans chaque rue, sur chaque place, dans chaque coin de la terre ! »

Pape François, La joie de l'Évangile, 106

17. Un engagement de tout le diocèse de Strasbourg.

Après la théorie, la pratique.

Je souhaite ardemment que le diocèse tout entier, dans toutes ses composantes, s'engage à préparer, suivre puis poursuivre ce synode sur les jeunes. Sans dévier de ses objectifs habituels, chaque communauté, mouvement, service, personne, a pour vocation de voir et recevoir les jeunes. À les voir et les recevoir avec sympathie et affection, sans hausser les épaules et renoncer. C'est un « sujet » transversal qui préoccupe bien au-delà des mouvements de jeunesse. Pensons aux lycées, écoles, facultés. Mais aussi aux familles, à la liturgie, aux paroisses, aux jeunes exclus et dans la rue, etc.

J'ai parcouru le vieux Strasbourg le soir de la fête de la musique. J'avais du mal à circuler dans ces rues bondées de jeunes, la bière dans une main. Sûrement, le chapelet était-il dans l'autre mais, pour être vrai, je n'ai pas pu vérifier. De temps en temps, au milieu de la musique, massive à cette heure de la soirée, un regard rapide glissait sur mon col romain. On riait, on buvait et on dansait. En fait, des jeunes il y en a, au moins en dehors de nos églises.

Alors que devons-nous faire pour accrocher ce wagon de jeunes gorgés de vie au train joyeux de l'Évangile ?

Parce qu'on estime avoir passé l'âge, parce qu'on juge être à un poste de responsabilité trop élevé, parce qu'on n'a plus la force de la confrontation, parce qu'on pense ne plus les comprendre, parce qu'on est blasé pour avoir déjà essayé tous les moyens, on renonce souvent à pratiquer ces jeunes dont on dit le plus grand bien mais qu'on réserve aux autres. Aussi, en évitant de saturer le diocèse par des objectifs éthérés et des normes futuristes, il me semble nécessaire de donner dès le départ quelques indications formelles, générales ou précises.

18. Les trois étapes de la pédagogie concrète.

L'engagement dont nous parlons correspond avant tout à une action concrète que nous porterons sans se défausser sur d'autres chrétiens. Par *action concrète,* entendons… une action concrète, ne fût-ce que l'organisation d'un repas, une heure d'écoute, un temps de prière.

Une action, brève ou durable, avec des jeunes implique d'entrer dans une certaine pédagogie propre à cet âge de la vie.

Cette pédagogie de l'action procède avec les jeunes en trois ou quatre temps. À nous de sentir ces différents moments et de les vivre avec recul et sagesse. Quand on les ignore, on tombe souvent à côté, malgré une grande bienveillance. Le but étant de faire émerger le jeune à sa grâce propre et non de réussir l'œuvre entreprise, l'achèvement extérieur d'une action pastorale ne correspond pas toujours avec l'atteinte du vrai but. Ainsi a-t-on pu vivre un temps fort, pour les jeunes, tout à fait réussi et être passé à côté de l'essentiel, l'implication personnelle des jeunes.

a. Nous sans eux. L'étape préliminaire correspond à la fin de l'adolescence. Elle peut se déclarer ainsi à la douane de la pastorale : *nous pour eux et nous sans eux*. Dans cette phase, nous impliquons le pré-jeune comme bénéficiaire lucide de notre action mais dans des propositions élaborées par nos soins. À nous de préparer, de proposer, d'expliquer, d'accompagner, de conclure et de reprendre. L'explication est ici absolument essentielle : grâce à elle, le pré-jeune comprend et adhère à l'action conduite par nous. On respecte ainsi l'acquis de l'âge de l'adolescence, cette capacité à se considérer indépendamment des autres et on le prépare aux phases suivantes.

La question du « *nous sans eux* » n'est pas seulement une question de majorité légale. Bien sûr, le droit français nous oblige à des diplômes et des compétences pour accompagner des mineurs parce qu'il prend en compte leur âge réel. Mais l'âge de la grâce nous y contraint aussi. L'adolescent n'a pas encore reçu l'appel de Dieu à s'assumer en tant que responsable. Le pré-jeune hésite sur le seuil de sa prise en main personnelle. À nous de le prendre tel qu'il est, heureux d'être regardé pour plus âgé qu'il n'est, épanoui lorsqu'il comprend ce qu'on lui propose mais rassuré de ne pas porter encore le poids de sa liberté.

b. Nous avec eux. Avec cette deuxième étape, nous entrons proprement dans la jeunesse : *nous pour eux et nous avec eux*, nous en premier, comme source de l'initiative, mais eux en seconds parce qu'ils veulent être écoutés. Ce signal – « j'ai besoin d'être écouté et entendu » – trace la frontière entre la pastorale de l'adolescence à celle de la jeunesse. Elle nous oblige.

La bascule n'est simple ni pour le jeune, souvent surpris, ni pour les adultes, parfois inconscients des admirables avancées de la responsabilité personnelle chez le jeune. Le temps d'un été, l'adolescent a fait sa mue. La barbe ou les « formes féminines » ne disent pas tout. Il faut sentir l'intérieur : l'esprit cesse de se lamenter, il a faim de vie et de projets. Alors, d'un coup, notre pédagogie doit changer. *Désormais il ne faut plus rien faire pour eux sans eux*. Dans cette deuxième étape, vraiment caractéristique de la jeunesse, les adultes prennent encore des initiatives pour les jeunes. Mais il n'est plus

question de monter un projet sans eux. Dès le début, ils s'engagent dans la mise en œuvre. Dès le début c'est-à-dire, non pas dans un second temps, lorsque tout est ficelé et qu'on leur fait croire malgré tout qu'ils sont à la manœuvre. Ils ne sont pas dupes.

Prendre en charge les jeunes nous met en demeure de perdre notre indépendance d'adultes : désormais, le faire *sans eux* disparaît au profit du *faire avec eux* ou, mieux, *faire faire par eux*. Ainsi une initiative pour les jeunes n'a-t-elle pas besoin d'encadrement (à la différence des groupes d'adolescents), puisque la jeunesse ouvre à la prise de responsabilité. On sourit en voyant nos efforts louables pour proposer des projets clé en main à des jeunes qui savent partir tout seul au bout du monde et qui fondent leur start-up !

Ils n'ont plus besoin de pilotes mais de « seniors » pour des conseils techniques. Ils ont besoin de tuteurs épris de liberté pour discerner avec eux. Mais ils n'ont plus besoin d'animateurs ou d'accompagnateurs (au sens de dynamique de groupe, car ils ont besoin d'accompagnement spirituel, cf. plus bas). À cette phase, ils ont encore besoin d'initiateurs pour cristalliser leurs rêves en projets.

À ce moment précis, le rêve, c'est celui du jeune. Le projet, c'est celui de l'adulte. Distinguons bien les deux. L'action, c'est celle de l'adulte avec le jeune. Il aura fallu entendre son rêve pour établir un projet qui l'incarne et le réaliser avec lui.

c. Eux avec nous. La troisième étape de la vraie jeunesse voit la présence de l'adulte diminuer : *eux avec nous et nous pour eux*. C'est l'ordre inverse de l'étape précédente. Au cœur de sa jeunesse, le jeune a quitté le champ de la responsabilité des adultes. Il entre dans le sien propre. Il s'assume par des initiatives personnelles. Il bouillonne d'idées, parfois un peu brouillonnes, et il sent en lui la capacité à transformer ces idées en projets. Il a compris que pour passer de l'idée au projet, il fallait prendre des moyens. Les aider à trouver les bons moyens, à se frotter au réel y compris financier, à élaborer un échéancier par exemple, à trouver des aides et des partenaires, voilà ce qu'il reste aux adultes. S'ils l'ont compris, ils s'inscrivent en douceur et avec délicatesse dans l'élan des jeunes.

À ce moment-là, le rêve, c'est celui du jeune. Le projet, c'est celui du jeune. L'action, c'est celle du jeune avec l'adulte.

Le renversement de perspective n'est pas immédiat pour l'adulte qui veut bien faire. Il s'invite avec justesse dans cette troisième étape quand il laisse du champ aux jeunes, y compris (et surtout) du champ géographique. Il s'écarte à certains moments. En se mettant volontairement à distance des jeunes, l'adulte éprouve un sentiment de perte. La présence proche des jeunes lui donne tant de vitalité ! Mais il faut consentir… Et accepter, un peu plus tard, les retrouvailles entre adultes.

Il me revient *ma première rencontre entre égaux* avec mon père. Là encore, c'était l'année de mes vingt ans. Année bénie où je partais faire mon service militaire au mois de septembre. Au bout de mes EOR, après cinq mois de formation pour devenir chef de section, j'avais choisi, sur les conseils de mon commandant de compagnie qui en venait, un magnifique régiment de parachutistes, le 1er RCP, alors à Pau. Fureur de ma mère quand elle l'apprit : « Pourquoi prendre ces risques ? Mais as-tu conscience des risques ?

Qui t'a mis cette idée folle dans la tête ? » Je passe les cris d'une mère aimante. Mon père se taisait avec une belle intelligence de situation. Il est des fois où le silence évite le pire. Le lendemain, je dînais tout seul avec mon père. Et pour la première fois, j'avais l'impression que nous parlions d'homme à homme. Il reconnaissait en moi l'homme qu'il avait été quarante ans auparavant. J'étais toujours son fils mais la relation verticale était devenue horizontale. Magnifique moment à jamais gravé dans ma mémoire. Des conseils, il m'en donnera encore. Mais des initiatives, il n'en prendra plus jamais pour moi.

d. Eux sans nous. Le printemps s'achève, l'été commence, c'est la dernière étape de la jeunesse ou plutôt le passage à la maturité. C'était aussi la fin visée de façon ultime derrière tous nos buts pratiques. Quelle joie de sentir qu'ils n'ont plus besoin de nous pour réaliser leur rêve ! Rassurons-nous : ils seront toujours heureux de la présence d'une grand'mère pour garder leurs enfants ou d'un coup de main pour déménager. Et, un jour, ce sera « eux pour nous », lorsque, courbés sous le poids des ans, nous les appellerons à l'aide.

19. Le singulier et le collectif, l'éphémère et le durable.

Deux aspects généraux sont encore à souligner dans notre présence aux jeunes.

Le singulier et le collectif, tout d'abord.

Avec les jeunes, on ne peut pas faire l'économie du balancement entre des temps de solitude (cf. le désert) et les temps de rencontre (cf. le partage). Le singulier et le collectif sont les deux pôles indissociables dans notre action avec et pour les jeunes.

Le décor du désert (et pourquoi pas le désert de sable et de pierres, si on le peut ?) est indispensable pour forger une solitude habitée de silence. La présence à soi est à ce prix, les temps de l'écoute et du partage ne suffisent pas. Temps de retraite et d'adoration, occasion de pèlerinage, quelques jours en monastère, quelques leçons sur l'oraison, privation volontaire de tous moyens de communication… bref, être seul avec soi et seul avec Dieu, d'abord en succession puis en superposition, c'est l'expérience incontournable au temps de la jeunesse. Rien dans notre monde ne la favorise. Bernanos écrivait que notre monde contemporain était « *une vaste conspiration contre la solitude.* » Rien n'est plus opposé à la solitude que l'individualisme. Ne nous y trompons pas.

Ce singulier réclame un accompagnement. Nommons-le comme bon nous en semble. Du reste, le jeune ne saura pas nécessairement ce que c'est avant qu'on ne lui en parle. Mais il sentira le besoin de partager d'une façon résolument individuelle ce qu'il vit ou veut vivre dans une intimité réelle et assumée (le secret). Pas à pas, l'écho donné par l'accompagnateur va lui dévoiler de nouvelles richesses intérieures. Cet accompagnement réclame du temps et du temps libre pour répondre aux demandes intempestives du jeune. Je l'ai trop fait pour l'ignorer. Le jeune vient nous voir par impulsion électrique. De préférence quand on est débordé, fatigué, parfois ébranlé soi-même.

Si nous ne mettons en place ces accompagnements, y compris à l'échelle locale, les jeunes iront mûrir sous d'autres soleils que celui du Christ.

Il est plus facile et moins coûteux de lancer un groupe de partage biblique que de se former personnellement à l'accompagnement personnel et d'y consacrer du temps.

Quant au collectif, j'emploie ce mot à dessein, il se réalise de bien des façons (assemblée de prière, groupe de partage, œuvre commune etc.) mais, à l'âge de la jeunesse, il implique, pour réussir, cette camaraderie qu'on peut perdre ensuite. Une camaraderie peut mûrir en amitié ou tomber dans l'oubli. Nous ne le saurons pas à l'avance car l'amitié suppose un choix que la camaraderie n'impose pas. Comment dire les choses de façon plus concrète pour ceux qui auraient oublié cette époque ? Il faut un « bon vivre ensemble », avec de la gratuité et de l'énergie. La camaraderie invite au sérieux par moments mais aussi à la détente. On se sent bien ensemble, une chaleur émane du groupe et elle séduit plus que les résultats intellectuels de nos efforts collectifs.

L'éphémère et le durable, ensuite.

Par définition, le temps de la jeunesse passe comme tous les autres âges, rappelons-le : prendre en compte cette donnée peut nous éviter des lourdes déceptions.

Des mouvements ou groupes se forment avec souvent l'intention de durer. On peut ainsi vouloir maintenir un « lieu » vivant et stable avec des jeunes qui y trouveront leur compte un temps. Un an, deux ans, le temps des études ou d'un été, ils y séjournent et ils y grandissent. Puis ils s'éloignent et d'autres leur succèdent.

Mais on peut aussi mettre en place des activités éphémères, qui durent le temps d'une présence ou d'un groupe. La structure d'accueil ne vise pas à être pérenne. Peut-être réussira-t-on à rassembler dix jeunes une année et aucun l'année suivante : nous n'avons pas tous vocation à « fonder » un mouvement appelé à marquer notre siècle. Si toutes les conditions ne sont réunies pour que l'action dure, peu importe si, un temps, un jour peut-être, elle a pu faire du bien à quelques jeunes. Nous avons droit à l'éphémère.

20. Quelques actions concrètes

En puisant dans nos ressources locales ou dans les ressources des mouvements, on peut déjà faire beaucoup en attendant d'atteindre les jeunes qui sont très loin de nous.

Ne pas regarder trop loin mais regarder autour de soi : dans nos familles, nos foyers d'étudiants, etc. Des jeunes, il y en a à nos portes mais pas forcément au centre de nos communautés.

S'impliquer personnellement : mais peut-être sommes-nous trop faibles ou trop isolés pour nous engager sur une proposition de terrain. Nous ne sommes jamais trop faibles pour parrainer spirituellement un jeune. Le porter dans notre prière et notre sacrifice. Échanger avec lui de temps en temps. Nous croyons à la force de la prière et de la prière personnalisée autour de visages concrets.

Mettre dans le coup, dès que possible, les communautés de paroisses. Par exemple, en les invitant à faire le tour de ce qui existe ; à renouveler les équipes en charge ; à repérer les trous dans le dispositif d'accompagnement des jeunes ; à encourager ceux qui y travaillent déjà…

Mettre en place des « équipes » de grands jeunes, même très réduites. Jésus avait douze apôtres et non pas cinquante. On va trop vite en besogne en rêvant de foules. La pêche à la ligne marche souvent mieux que les grands appels qui tombent dans le vide à force d'être généraux.

Proposer des formations pour jeunes c'est-à-dire avec la force (et les limites) des concepts. Ils apprennent à toute vitesse et la difficulté ne leur fait pas peur. L'Éthique avec la question du sens, la prière avec la question de la spiritualité, la foi avec la question de l'intelligence. Autant de lieux de réflexion construite qu'ils attendent.

Réfléchir à des objectifs concrets locaux : inviter des jeunes à rejoindre nos équipes de servants de messe ; à participer à un pèlerinage ; proposer un service concret caritatif : visite de malades, Caritas etc. ; monter un groupe « *Saveurs d'Évangile* » avec des jeunes. La liste est inépuisable : elle correspond avec notre imagination de la charité.

Le corps a une grande importance pour les jeunes : même déformé, il représente un lieu d'exercice et d'expression personnels. Par le sport, il se cultive en développant aussi volonté et intelligence. Par l'ascèse, il cultive l'unité avec l'esprit. A mi-chemin, la danse consacre l'énergie, la relation, et le rythme. Faire des propositions strictement intellectuelles ampute le jeune d'une bonne part de ses désirs. Proposons des temps où le corps est impliqué : « *Glorifiez Dieu dans votre corps.* » (1 Co 6, 20) « *Au commencement du XX*^{ème} *siècle, 1% de la population pratiquait une activité sportive. Saint Pie X avait l'intuition du formidable potentiel du sport. Il avait compris que c'était un moyen de s'approcher des jeunes, pour les conduire au respect des règles et à montrer du respect pour les adversaires. Il comprenait le sport comme une manière de dépasser les conflits des religions, des races et des différences politiques. On raconte qu'un jour, Pie X , répliqua à un cardinal : " D'accord, s'il est impossible d'expliquer aux gens qu'ils peuvent faire du sport, je vais faire de la gymnastique devant eux tous, et ainsi les gens comprendront que si le pape peut en faire, tout le monde peut en faire ! "* » (Mgr Vincent Nichols, archevêque de Westminster, 2012)

Avec leur génie propre, toutes ces initiatives trouveront un cadre diocésain favorable. Elles se préciseront au fur et à mesure que nous entrerons dans cette marche vers les jeunes et avec eux.

21. La prière des mères.

Pour conclure cette première lettre pastorale, j'invite à nous remettre sous la douce pression de la grâce en renforçant notre prière et notre prière pour les jeunes. Car tout ne se fait pas dans l'effort.

Pour cela, repartons de l'Évangile.

L'épisode appelé « La résurrection du fils de la veuve de Naïm » nous confronte à un jeune homme, un jeune homme mort :

*« Par la suite, Jésus se rendit dans une ville appelée Naïm. Ses disciples faisaient route avec lui, ainsi qu'une grande foule. Il arriva près de la porte de la ville au moment où l'on emportait un mort pour l'enterrer ; c'était un fils unique, et sa mère était veuve. Une foule importante de la ville accompagnait cette femme. Voyant celle-ci, le Seigneur fut saisi de compassion pour elle et lui dit : " Ne pleure pas." Il s'approcha et toucha le cercueil ; les porteurs s'arrêtèrent, et Jésus dit : " Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi." Alors le mort se redressa et se mit à parler. Et Jésus le rendit à sa mère. » (*Lc 7, 11 à 15)

Des jeunes morts ou presque morts dans leur âme, des jeunes perdus pour la foi, pour leur famille ou pour eux-mêmes, des jeunes loin de leur propre vie abondent autour de nous. Qu'en faisons-nous après avoir tout essayé pour les raccrocher ?

L'Evangile nous indique une voie précise, celle de la prière. Jésus n'apparaît pas tant touché par la mort du jeune que par la souffrance de la mère. Comment ne pas évoquer ici sainte Monique, la mère de saint Augustin, dont l'Église a reconnu que la conversion était tout à la fois le fruit de la grâce et le fruit des pleurs de Monique ? Entre ses dix-neuf ans, où il entre dans une secte, et ses trente-trois ans, où il se fait baptiser, c'est toute l'époque de sa jeunesse qu'Augustin vit loin de Dieu. Comme tant d'autres jeunes.

S'ils ne prient plus, si quelque chose s'est éteint de ce qui avait été allumé dans leur enfance, s'ils ne voient plus comment trouver le chemin du Christ, s'ils ne voient même plus l'intérêt de le trouver, alors ayons confiance dans la prière de la mère, des mères de la terre, de la Mère Église.

Prier demeure une des tâches prioritaires de l'Église. Prier pour nos jeunes, fragiles, morts ou en perdition. Prier pour les vocations sacerdotales et religieuses. Je reviendrai sur ce thème plus tard.

L'Alsace s'est engagée, il y a plus d'un siècle, à adorer de façon continuelle. L'adoration perpétuelle, en paroisse ou au Mont Sainte-Odile, n'a pas de meilleure intention que de prier pour les jeunes et les vocations.

Encore faut-il demander avec force, comme si notre vie en dépendait. Parce que, justement, elle en dépend.

Prions pour que nos jeunes entendent l'appel à devenir forts : « *Veillez, tenez bon dans la foi, soyez des hommes, soyez forts, Faites tout dans l'amour.* » (1 Cor 16, 13)

22. Prière à la jeune Marie

Prions la Mère du Ciel, la jeune Vierge de Nazareth et de la Visitation.

On en fait souvent une femme si grave et si recueillie qu'elle prendrait la posture d'une statue. L'Évangile nous indique une jeune fille, vive comme un torrent, débordante d'énergie, vibrante de toute sa chair et de tout son cœur et de tout son esprit. Elle démarre sans retard pour aller vers sa vieille cousine Élisabeth.

Elle va par les routes montagneuses, incertaines et dangereuses. Elle s'élance impétueuse et courageuse, rapide comme le vent de l'Esprit. Elle entre chez son cousin et salue Élisabeth, toute recluse dans sa maison, enfermée dans sa réputation.

Voilà la vraie Marie découverte par les textes : un vigoureux brasier d'amour, sensible à un partage concret. Respectueuse comme une jeune pousse, mais vigoureuse comme une branche souple, c'est un ressort remplie d'énergie aimante.

C'est notre tout jeune Volcan d'Amour que nous prions ici : Marie, dans la force de sa jeunesse, qui dit oui à Dieu et qui se précipite vers son prochain.

« Marie,
Vitesse de la vie belle,
Saisis la main des jeunes.
Entraîne-les dans les hauteurs.
Cours avec eux.
Combat à leurs côtés.
Renforce leur idéal.
Porte leur justice.
Que l'ivresse de l'Esprit les pousse.
Que leur cœur parle plus fort que la fausse prudence du monde malin. »

† Luc Ravel
Archevêque de Strasbourg